

Jean-Claude Grumberg

# Quand la terre était plate

Éditions du Seuil

*Quand tu ne sais pas comment commencer,  
commence par le commencement.*

Et Yahweh dit à Moïse :

« Que plate soit la terre afin que mon peuple bien-aimé puisse s’y répandre et la parcourir en tous sens. »

Et plate fut la terre

Et dispersé en tous sens le peuple bien-aimé

Avant d’être chassé de partout.

Comment ? Vous ne me croyez pas ? Ça ne m’étonne pas. Au jour d’aujourd’hui personne ne croit personne et tout le monde croit n’importe qui, pourvu que ce soit n’importe quoi. Mais moi, moi, je sais – on me l’a raconté – que je fis mes premiers pas sur le sol hyper-plat de la cour du 34 rue de Chabrol sous le regard émerveillé de Suzanne, ma maman – l’héroïne de ce récit –, et des Maugan, les concierges dudit 34. Madame Maugan, concierge en titre, et monsieur Maugan, chef de quai au métro Gare de l’Est, à deux pas. Sa casquette de fonction, qu’il arborait avec autorité, le faisait passer pour un releveur de compteurs à gaz, ou, certains jours,

pour un ex-amiral de la Flotte qui aurait abusé d'autres liquides. Quoi qu'il en soit, la platitude de la cour est confirmée, certifiée, par des témoins de haute valeur morale et par ma propre maman.

Oui, malgré les sceptiques, je puis affirmer que je fis mes premiers pas dans la cour plate, archi-plate du 34, en posant précautionneusement un à un mes deux pieds déjà bien plats pour mon âge, puis, en vacillant légèrement, dans un mouvement inouï, je me mis à tenter deux ou trois pas à la suite, que je terminai dans les bras de Maugan qui me saisit au vol avant que je tombe au sol. Maman et madame Maugan applaudirent alors en criant bravo. Moi, ne sachant pas encore saluer, je me serais mis à pleurer très fort.

Nous étions fin 40, c'était la guerre, la défaite pointait, je venais de naître l'année précédente, en 1939, en pleine paix... Vous ne me croyez toujours pas ? Il vous faut des preuves plus tangibles ? Soit. Alors que le hasard, ce serviteur préféré de Yahweh, guide vos propres pieds jusqu'à la rue de Chabrol, stoppez-les face à la porte cochère du 34. Le 34 dans la rue de Chabrol, vous ne pouvez pas le louper, il fait face au 51 de la même rue. Je sais, je sais, c'est illogique mais c'est ainsi. Le 51 fut le lieu, durant l'affaire Dreyfus, du célèbre « Fort Chabrol » et le siège de « L'Antijuif de France » et du Grand Occident de France. Et afin que nul n'ignore la raison sociale réelle et nécessaire de cet « Antijuif de France », sur un large calicot tendu au second étage de cet « hôtel particulier », on pouvait lire : « Mort aux juifs ! Vive l'Armée ! Vive la France ! » J'ai à disposition de qui le désire tout un lot de cartes postales immortalisant la chose. Bien.

Si par un hasard encore plus fantastique que celui qui vous a conduit jusqu'à ce 34, vous en connaissez le code d'accès, n'hésitez pas, tendez l'index sans trembler et pressez chiffres et lettres. Puis poussez la porte cascher et posez à votre tour délicatement l'un de vos pieds sur le carrelage imitation grès de ce vestibule qui se voulait sans doute, au XIX<sup>e</sup> siècle, somptueusement cossu. Ce carrelage noir et beige forme des losanges incitant les enfants à sauter d'une île noire à l'autre pour échapper au flot beige. Sur votre gauche, en passant, jetez un œil sur la défunte loge des Mangan réduite à l'état de cagibi. Laissez derrière vous, sur la gauche également, l'escalier A, l'escalier des rupins avec ascenseur, tapis rouge et banc d'acajou à chaque palier. Voilà, vos pieds foulent maintenant le sol de cette cour légèrement hexagonale, là même où je fis mes premiers pas. Constatez de visu à quel point elle est plate. Plate comme Yahweh l'avait voulu. Comment, ça vous étonne qu'elle soit restée plate ? Mais si Yahweh était capable d'ouvrir la mer Rouge pour laisser Moïse et son peuple bien-aimé fuir les Égyptiens, pourquoi n'aurait-il pas été capable de conserver la platitude de la cour sur laquelle J.-C. fit ses premiers pas ?

Bon. Au bout de cette cour, côté gauche, on devine l'amorce de l'escalier B, escalier destiné aux purotins. Pas d'ascenseur, pas de tapis, pas de banc bien sûr, c'est tout juste s'il y a marches et rampe. De l'autre

côté, à droite donc, l'escalier C, tout aussi pourri que le B, vous tend amicalement ses marches usées par mes propres petons, ceux de mon frère, Maxime, et ceux de ma maman, dont le prénom était Suzanne mais que tout le monde dans le quartier appelait « madame Maxime ».

Constatez, je vous prie, quatre-vingt-cinq ans après, l'état de cette cour : aussi plate et raplaplate qu'à l'époque, aussi plate qu'elle le fut en 39, en 40, et même en 41. En 45 je l'ai retrouvée, plate encore sans doute, mais le cœur n'y était plus. En 45 donc, je la traverse en titubant. Maxime me tient fermement par la main. De l'autre il porte un petit ballot, nos effets personnels. « On rentre chez nous, on va revoir maman », explique la jeune fille qui nous accompagne. Une de celles et ceux, parmi les Éclaireurs israélites de France, qui pendant toute la guerre préférèrent sauver des enfants comme nous plutôt que de se mettre eux-mêmes à l'abri. Au départ, en 43, ce fut une autre jeune femme, que nous nommions dans la légende familiale « l'infirmière », qui nous fit franchir à Maxime et moi la ligne dite de démarcation, avant de nous laisser à Moissac en passant par Toulouse.

Maxime grimpe les marches presque en courant. Il est impatient semble-t-il. Moi, non. Moi, j'ai peur. Très peur. J'ai peur d'abord de rencontrer celle dont on me parle, cette maman que je ne connais pas. Et j'ai

peur également du père, inconnu, qui serait, dit-on, peut-être de retour. J'ai peur, je titube, je traîne mes galoches dans les escaliers. Maxime me tient toujours la main, comme il le fait depuis notre départ. Il me tire. On grimpe vite jusqu'au troisième. Là, sur le palier, on s'immobilise. Maxime montre à la jeune fille la trace sur le bas de la porte, dans le panneau du bas, là où les bottes réglementaires ont fracassé cette porte palière afin de se glisser dans l'appartement pour se saisir de ce dangereux père de famille, repris de justice qui plus est, il venait à peine d'être libéré du camp de Compiègne. Il était debout, en pyjama, face aux flics. D'après Maxime, il pesait à peu près trente-neuf kilos tout mouillé.

La jeune fille indique à Maxime qu'il doit sonner. Maxime lâche enfin ma main et sonne à la porte. Une dame surgit. Elle lève les bras, puis presse ses mains contre sa bouche, puis se jette sur Maxime qu'elle tente d'étouffer. La dame pleure et rit, elle est toute rouge et elle crie. Puis soudain elle lâche Maxime et se jette sur moi. Je me planque derrière mon frère. Elle m'agrippe et tente de m'étouffer à mon tour. Elle me parle. Elle délire. Sa voix pointue de Parigote tête de veau me fait horriblement peur tout en me faisant mourir de rire. Elle pleure, elle crie, elle rit et pleure aussi.

– C'est maman ! C'est maman !

Elle embrasse mes cheveux après avoir fait tomber mon béret qu'elle ne me laisse pas ramasser.

Maxime me pousse dans le dos.

– C'est maman, idiot ! C'est maman ! Embrasse-la ! Embrasse-la !

On entre dans l'appartement. La jeune fille a disparu. « Je ne lui ai même pas dit au revoir », me confiera Maxime quatre-vingts ans après. Elle a disparu, comme ont disparu « l'infirmière », la ligne de démarcation, la guerre, les pères, les mères et quelques enfants. Elle a eu de la chance, elle, elle a récupéré ses deux mioches ! Et nous voilà, tous trois, dans le deux-pièces et demie familial. Dans la première pièce, presque encore sur le palier, dans l'atelier vide de Zacharie, « l'atelier » comme on disait chez nous en famille. Dans la grande pièce, il y a le lit matrimonial, immense, gigantesque, et deux lits, un lit pour Maxime, et un autre, un petit lit pour bébé, un petit lit à barreaux. C'est dans ce lit à barreaux que je me trouvais quand les chaussettes à clous se sont glissées par le bas de la porte palière et qu'ils ont interpellé ainsi Zacharie :

– On ouvre ! On ouvre, monsieur, quand la police française frappe à la porte ! Regardez ce que vous nous avez forcés à faire ! Regardez !

Et désolés, indignés, ils désignent la porte fracassée.

Zacharie s'excusa-t-il ? Prétendit-il ne pas bien connaître les lois de l'hospitalité nationale, n'étant en France somme toute que depuis trente ans ? La légende ne le dit pas, elle dit qu'il leur offrit à boire, un verre de rouge à chacun, que Suzanne servit sur la table de la cuisine pendant que Zacharie s'habillait et se préparait, un petit paquet d'effets personnels comme le lui avaient recommandé les flics qui sont de braves gens. Moi, j'étais dans le lit à barreaux, et un des pandores, tout en sifflant son verre de pinard, nota sur son calepin « un enfant en bas âge ». L'enfant en bas âge, c'était moi.

Le soir même Zacharie était à Drancy et trois jours après...

La Libération advenue, la République victorieuse s'empressa d'honorer les gardiens de la paix parisiens, redevenus républicains il est vrai, par la remise d'une fourragère rouge d'honneur. Était-ce parce qu'ils savaient si bien casser le bas des portes et siffler les verres de rouge ?